Budapest, la nuit où le vent a tourné

Par JFB le dim 28/06/2026 - 20:05



Place Kossuth, Budapest

Liberté, au cœur de la nuit du 9 mai 2026

Il y a des soirs où une ville respire autrement.

Où l’air semble chargé d’électricité, de mémoire et d’attente.

Hier, Budapest était de ces villes-là.

Tout avait commencé dans le halo discret d’un studio de radio, lorsque Mauvaise Onde avait ouvert ses micros à deux histoires qui, sans se connaître, parlaient la

même langue : celle de la résistance**.**

Dans la première partie de l’émission, les

animateurs évoquaient Péter Magyar, cet homme dont le nom circulait depuis des semaines comme une rumeur d’espoir.

Ils racontaient sa victoire électorale, encore fraîche, encore tremblante, face à un dirigeant dont l’ombre avait pesé plus d’une décennie sur le pays.

On disait que Magyar avait parlé depuis le balcon du Parlement, face à la place Kossuth saturée de silhouettes.

On disait qu’il avait pointé du doigt les blessures d’un peuple trop longtemps muselé, qu’il avait nommé la peur, la fatigue, l’humiliation.

Et qu’en retour, la foule avait répondu par un souffle immense, comme si elle exhalait enfin tout ce qu’elle avait retenu pendant des années

Le cri venu d’ailleurs

Puis l’émission avait basculé vers un autre monde, un autre combat.

Un prisonnier palestinien, la voix encore tremblante de ce qu’elle avait traversé, racontait son enlèvement, les murs sans fenêtres, les interrogatoires, les nuits sans sommeil.

Il parlait des autres, ceux qui n’étaient pas revenus, ceux qui attendaient encore dans l’ombre. Son récit n’était pas seulement un témoignage : c’était une fissure ouverte dans la conscience de ceux qui écoutaient.

Une preuve que la douleur, où qu’elle naisse, résonne toujours de la même manière.

La place Kossuth, cœur battant d’un peuple

Après l’émission, comme attirés par un aimant invisible, nous avons marché vers la place Kossuth. La nuit y vibrait déjà d’une rumeur de fête, de larmes, de chants.

Les pavés semblaient encore chauds de toutes les semelles qui les avaient frappés dans la journée.



Et puis il est apparu. Péter Magyar, silhouette découpée dans la lumière du balcon du Parlement, saluant la foule comme on salue une famille retrouvée.

Un cri a traversé la place, un cri de joie, de soulagement, de renaissance.

Les drapeaux hongrois flottaient à nouveau, rejoints par le drapeau européen, comme deux couleurs qu’on avait rangées trop longtemps dans un tiroir.

Les gens s’embrassaient, riaient, pleuraient parfois. On aurait dit que la ville entière se redressait, qu’elle reprenait sa taille réelle après des années à se courber.

La fin d’un hiver

Ce soir-là, Budapest n’était plus seulement une capitale : elle était un corps vivant, vibrant, délivré.

Un peuple qui avait tenu, qui avait résisté, qui avait refusé de renoncer à ce qu’il était. La tyrannie, disait-on, avait duré plus de dix ans.

Mais hier, sur la place Kossuth, ce n’était pas la durée qui comptait. C’était la fin. Et la fin, parfois, est plus lumineuse que tout ce qui l’a précédée.

Méline Pereira, Océane Cance et Clément Desquesnes

- Catégorie
Politique, international